

On a des grands projets pour un mouvement de rébellion juvénile grassroots, girl power pour les ados filles [...]. Vous imaginez ? Des gangs de filles – des adolescentes en gangs dans toute l'Amérique, franchissant les barrières de race et de classe et d'identité sexuelle, des filles si fortes ensemble qu'elles n'écourent pas les gens qui leur disent qu'elles sont stupides ou insignifiantes parce qu'elles n'existent pas vraiment – des filles si fortes ensemble que personne n'ose les faire chier quand elles marchent dans la rue – des FILLES SOLDATES. [...] Imaginez un peu les livres qui seront écrits, les cultures qui naîtront, les groupes, les films qui seront créés, etc.

Tobi Vail, *Jigsaw#4*, 1991.

Introduction

« Revolution, Grrrl Style, Now ! » Sans doute les toutes premières riot grrrls, en lançant ce cri, ne se doutaient-elles pas de l'écho qu'il trouverait. Elles n'imaginaient sans doute pas non plus que le mouvement qu'elles lançaient allait ricocher de proche en proche, jusqu'à ce que se constitue une véritable culture populaire féministe radicale, en marge des féminismes officiels, qui essaime et ramifie encore aujourd'hui avec une vigueur toujours renouvelée. Au début des années 1990, les riot grrrls appliquent les principes du Do-It-Yourself (ou DIY), cette philosophie anticapitaliste de l'action, et s'emparent du processus créatif pour donner un tour féministe au punk. Ulcérées par un hétérosexisme et un capitalisme omniprésents, elles choisissent la créativité comme mode d'action et font de la culture populaire un terrain privilégié de la lutte pour le politique.

Leurs concerts et leur féminisme radical suscitent immédiatement un formidable engouement local : leurs performances et leurs prises de position synthétisent les envies autant que les frustrations d'une population féminine sous-représentée et ouvrent des perspectives nouvelles jusqu'alors en latence. Toutefois le courant ne se réduit pas à une tendance musicale : par le biais d'une production littéraire abondante, sous la forme de fanzines, au moyen de réunions assez similaires à celles des groupes de conscience féministes des années 1970, de correspondances épistolaires, d'actions ponctuelles et de rassemblements festifs, les riot grrrls construisent durablement des réseaux souterrains, nationaux puis internationaux, et développent une culture féministe à part entière, articulée autour de pratiques, de partis pris

esthétiques, d'idées et de productions culturelles spécifiques. Le succès de ce coup de force culturel repose sur une authentique révolution *grrrl style*, qui fonctionne par contagion et doit sa puissance à son caractère non spectaculaire. Car les riot grrrls voient dans le fantasme du renversement du pouvoir par la force l'inévitable contrepoint des logiques en place. La révolution qu'elles engagent est une révolution patiente, adossée à une multitude d'insurrections individuelles. Plus épidémique que violente, elle se propage grâce à la multiplicité des forces engagées par autant d'individualités investies dans un processus plutôt que dans un projet.

Un certain nombre de mythologies issues de divers milieux (journalistique, mais aussi universitaire, documentaire ou musical, pour ne citer que ceux-là) figent discursivement le courant en limitant son existence et sa portée à la première moitié des années 1990. La réalité est tout autre : si la partie émergée du mouvement s'éclipse volontairement à partir de 1995, de nombreux collectifs Riot Grrrl décident néanmoins de poursuivre leurs actions localement. Les productions musicales de cette tendance continuent d'enhardir de plus en plus de jeunes femmes, et le nombre de fanzines augmente constamment. Mieux encore : loin d'avoir cessé leurs activités, une grande partie des activistes impliquées dans les premiers réseaux sont déjà ailleurs, hors de portée des longues-vues des médias mainstream, en train d'occuper de nouveaux terrains, d'élaborer de nouveaux modes d'action, de contribuer au développement d'un activisme féministe underground qui prolifère et se diversifie.

À partir de la seconde moitié des années 1990, la démarche, les idées et les tactiques des riot grrrls voyagent, essaient et évoluent partout : les initiatives se multiplient au gré des influences, des échanges de pensées et des contextes. Le paysage culturel féministe underground qui commence ainsi à prendre forme n'a jamais cessé de redessiner ses contours. La force et peut-être, aussi, la seule caractéristique pérenne de cette culture qui se développe dans les interstices du populaire et dans les failles du mainstream tiennent à son hyper-réactivité et à son adaptabilité à tous ses environnements. En un peu plus de deux décennies, elle s'est constamment réactualisée au cours de ses dépla-

cements. En Europe, notamment, mais aussi en Amérique latine, au cours des années 2000 elle se charge de nouvelles influences musicales, idéelles, et elle se redéfinit au contact des pratiques activistes locales, tandis que ses réseaux souterrains continuent de proliférer.

L'invention des Ladyfests, en 2000, par certaines des anciennes initiatrices du courant Riot Grrrl lancé dix ans auparavant, favorise l'accélération de cette « contagion ». Festivals destinés à promouvoir une production culturelle féministe indépendante, les Ladyfests, menées la plupart du temps en autogestion, sont dès le départ conçues pour voyager et être reproduites dans différents contextes, selon une perspective Do-It-Yourself très marquée, là encore. Si la parenté avec la culture riot grrrl est indéniable, le caractère protéiforme de ces événements témoigne de leur perméabilité à d'autres influences, toujours plus nombreuses et diverses, qui contribuent à échafauder de nouvelles tactiques de résistance dans une sorte de constante réactualisation. La connexité avec les milieux et la culture queer, notamment, ainsi que les liens tissés avec certains réseaux anarchistes ou antiracistes, les différents épisodes de reterritorialisation participent de la perpétuelle redéfinition de ce courant, tant du point de vue de la forme que du fond.

C'est un coup de théâtre frappé sur la scène russe au début du ^{xxi}^e siècle qui fournit la meilleure preuve de la vitalité de ces réseaux et de leur capacité à voyager et à se renouveler : les activités du collectif russe informel des Pussy Riot – rendues mondialement célèbres au cours de l'année 2012 par le procès sévère venu sanctionner la « prière punk » anti-Poutine qu'elles ont prononcée dans la cathédrale du Christ-Sauveur de Moscou – s'inscrivent en droite ligne de ces réseaux féministes underground et leur donnent aussi une perspective nouvelle. Les Pussy Riot se réclament clairement du courant Riot Grrrl, dont elles partagent l'idéologie punk radicale, DIY et féministe, mais le contexte dans lequel elles la font valoir, aux antipodes des terrains de manœuvre des riot grrrls, transforme en effet notablement le sens de leur entreprise. La démarche des Pussy Riot, qui dénoncent un régime autoritaire et censeur, la portée et la nature de leurs actions ont en effet, fondamentalement, une autre signification que celles

des premières riot grrrls, intervenues dans un pays où la liberté d'expression est protégée par le premier amendement de la Constitution. À leur tour et à leur manière, les Pussy Riot investissent cette forme d'activisme culturel féministe d'une dimension nouvelle, et impriment en retour une nouvelle vigueur aux réseaux européens et américains. D'un contexte à l'autre, si différents soient-ils, les nouvelles toiles qui se tissent, les nouvelles liaisons (dans tous les sens du mot) créées, finissent par lester de réalité la métaphore pandémique.

Le présent ouvrage se propose d'établir la généalogie de cette tendance Riot Grrrl (et/ou) *grrrl style*, et d'établir une sorte de cartographie souterraine de cette forme interstitielle d'activisme féministe. Une cartographie, car, on le verra, il en existe plusieurs. La force de cette culture populaire féministe tient à son aptitude au marcottage autant qu'à son impermanence, à sa prédisposition au changement, à sa capacité d'anticipation. Loin de ne constituer qu'une expression de plus de l'espèce de versatilité post-moderne typique de la société occidentale contemporaine, son dynamisme émeutier vient de ce qu'elle est d'abord une stratégie de contestation aux potentialités largement insoupçonnées car au-delà, en quelque sorte, de tout soupçon. Les réseaux féministes qu'elle inspire s'influencent mutuellement par à-coups, en développant une forme de résistance fuyante, circulatoire, sans dogmes ni caractère définitif, qui leur permet de déjouer certains des obstacles auxquels se heurte l'opposition frontale à un système qui cannibalise ses marges pour les soumettre. En cherchant inlassablement de nouveaux espaces lâches, géographiques, culturels, théoriques ou virtuels, en éclochant soudain là où personne ne s'attendait à ce que germe quoi que ce soit, en utilisant des méthodes ou des supports inattendus, en jouant tantôt sur la visibilité, tantôt sur l'invisibilité, ce féminisme « squatteur » finit par essaimer durablement. Preuve qu'à l'heure de la mondialisation, la convergence et le télescopage des mobilisations féministes produisent plus que des étincelles.

*« Revolution Grrrl Style Now ! »
Le substrat nord-américain*



*Couverture de Riot Grrrl#4 (1991)
reproduite avec l'aimable autorisation de Molly Neuman et Allison Wolfe.*